

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Le Québec depuis 1930*. Montréal : Boréal, 1986. Pp 740. Illustrations, cartes. \$29.95

Jean-Pierre Charland

Volume 16, numéro 1, juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1017955ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1017955ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charland, J.-P. (1987). Compte rendu de [Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Le Québec depuis 1930*. Montréal : Boréal, 1986. Pp 740. Illustrations, cartes. \$29.95]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 16(1), 130–131. <https://doi.org/10.7202/1017955ar>

on which the city was built. Political changes are related to economic and demographic changes so that, for instance, the changing municipal ward boundaries can be understood in terms of changing power relations between different classes and different ethnic groups. And, perhaps the most valuable contribution, in linking economic and political developments, John Taylor never loses sight of the way these developments manifested themselves physically. This concern for spatial development and for the physical shape of the city is clear throughout *Ottawa: An Illustrated History*. And this brings us back to the value of the illustrations and their role in rendering the sense of space.

Caroline Andrew
Vice Dean for Research
Faculty of Social Sciences
University of Ottawa

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Le Québec depuis 1930*. Montréal: Boréal, 1986. Pp 740. Illustrations, cartes. \$29.95.

Messieurs Durocher, Linteau et Robert nous offraient il y a déjà quelques années (1979) un ouvrage intitulé *De la Confédération à la crise*, premier tome de cette «Histoire du Québec contemporain». C'est la même équipe, enrichie de François Ricard, qui nous livre ce second volet tant attendu des professeurs et des étudiants en histoire, mais aussi de tous ceux que l'histoire du Québec intéresse.

Les auteurs ont pris le parti de diviser l'ouvrage en trois sections, lesquelles couvrent les trois grandes «époques» spontanément indentifiables. La première partie va de 1930 à 1945, et c'est sûrement celle qui offre le moins d'uniformité. Si l'on y va, bien sûr, d'une crise à une autre, il demeure que la Grande Dépression pose aux populations des problèmes qui sont souvent à l'opposé de ceux de la Seconde guerre mondiale. Aussi trouvera-t-on neuf premiers chapitres dressant le tableau de la sombre décennie 1930, alors que les quatre derniers de cette section, s'ils ne concernent pas exclusivement des phénomènes post-1939, s'attachent à des facteurs de changements (les chapitres s'intitulent «La mutation du fédéralisme», «La nouvelle culture de consommation» et «De l'ordre et de l'aventure»; ce dernier chapitre porte sur les arts) que l'on identifie volontiers avec la période 1939-1945. Qu'on se souvienne seulement de la phrase de Jean-Charles Falardeau, qui pour illustrer les changements survenus à ce moment référait à la destinée de la descendance de Maria Chapdelaine... Quant à la seconde partie, intitulée «A l'ombre de Duplessis», elle concerne la période 1945-1960. On y retrouve une analyse des changements qui touchent alors la province, tant au niveau du développement industriel et économique, de l'organisation sociale et politique que de la culture. Et parallèlement à ces changements

trouve-t-on en filigrane, tout au long du texte, la liste des immobilismes: les institutions s'accordent mal aux réalités nouvelles. Des chapitres s'attachent plus spécifiquement aux difficultés causées par une gestion de l'Etat particulièrement conservatrice: «Prospérité et pauvreté», «Deux institutions débordées» (les églises et l'école), «L'âge de l'impatience», «Gouverner dans la stabilité» et «Nouveau fédéralisme et autonomie provinciale». L'inadaptation des institutions aux nouvelles réalités laisse prévoir les débordements de la période suivante: c'est, dans ces quinze chapitres, les réformateurs de tous poils que l'on entend piaffer d'impatience. La dernière section de l'ouvrage, intitulée «Sous le signe de la révolution tranquille de 1960 à nos jours», est la plus longue. Et la multiplicité des sujets à aborder a forcé les auteurs à multiplier les courts chapitres: on en compte vingt-cinq. Il est facile de trouver deux lignes directrices cependant: le développement du rôle de l'Etat provincial, tant dans les domaines économiques, sociaux que culturels, et le mouvement nationaliste. Le lecteur trouvera là des pages sur tous les phénomènes qui marquent le Québec contemporain, entre autres: l'émergence de nouvelles élites, l'omniprésence de l'Etat, la question linguistique, les mouvements féminins ou féministes, etc.

Ce second volume garde, avec le premier, certains airs de familles. Les auteurs ont choisi en effet de traiter un certain nombre de thèmes, que l'on retrouve, plus ou moins longuement abordés, dans chacune des parties des deux tomes. Il s'agit là d'une tentative de bilan, bien réussie d'ailleurs, des connaissances sur les sujets qui ont retenu l'attention des historiens depuis le dernier quart de siècle. Le lecteur trouvera donc à la fin de chacun des chapitres une courte bibliographie qui réfère aux textes les plus significatifs ayant été publié sur chacun des sujets abordés. Cet ouvrage témoigne donc bien des orientations de l'historiographie québécoise et de l'état de la connaissance. Il rend aussi compte du mouvement des idées. Si le premier volume réjouissait fort Stanley Bréhaut Ryerson, lors d'un congrès tenu à l'Université du Québec à Montréal peu après la parution de l'ouvrage, par sa très légère teinte «matérialiste historique» («Au sommet de la société québécoise, domine la bourgeoisie qui contrôle les grands organes de décision politique et économique. Cette classe s'est constituée grâce à l'accumulation du capital» (. . .) «C'est la propriété du capital qui définit la bourgeoisie. Sa propriété, mais aussi sa mise en oeuvre par l'emploi du travail salarié» (. . .) «Cette classe domine d'ailleurs la société. Son contrôle sur les institutions politiques est manifeste. Les hommes d'affaires sont nombreux dans les parlements et les cabinets aussi bien que dans les conseils municipaux, assurant ainsi une parfaite cohésion entre leurs objectifs économique et ceux de l'Etat» (*De la Confédération à la crise*, pages 167,169), cette teinte me semble s'être estompée dans le second tome, comme elle l'est dans la production historique de nos jours. N'y a-t-il pas que jusqu'au projet national, et même le référendum de 1980, qui ne sont l'objet que de paragraphes sans passion. Est-ce là retenue pudique? Ce me semble du à l'effet lénifiant du

temps sur les historiens . . . et leurs idéologies. Il faudrait trouver une version de ce livre écrite en 1980, en un temps ou des convictions coloraient encore les pages imprimées, pour faire la comparaison . . .

Quel jugement porter sur cet ouvrage? Il a les défauts de ses qualités. Il fera la joie des professeurs, des étudiants et d'un certain public cultivé, puisqu'il témoigne bien de l'état de l'historiographie québécoise, fait le point sur nos connaissances dans un effort de synthèse habilement figolé. Et bien sûr, les vides, l'impression que l'on a parfois que le Québec commence à Sorel pour se terminer à Valleyfield, sont à reprocher largement à l'état des recherches: après tout, la majorité des chercheurs en histoire oeuvrent à Montréal . . . Et j'y pense, la majorité des lecteurs s'y trouvent aussi! Enfin, l'ambition de tout traiter donne à l'ensemble l'allure d'un «patchwork»: il y est question de tout, ou presque . . . mais on ne trouve sur un sujet précis qu'une toute petite pièce.

Le «patchwork» est cependant superbe, l'ouvrage remplira magnifiquement son objectif, et il est déjà promu «manuel» dans mon cours d'histoire du Québec!

Jean-Pierre Charland
Département d'histoire
Université d'Ottawa

Broadfoot, Barry. *The Immigrant Years: From Europe to Canada 1945-1967*. Vancouver/Toronto: Douglas & McIntyre, 1986. Pp. 240. \$22.95.

The Immigrant Years, the most recent collection of oral interviews by Barry Broadfoot, documents an important immigration era that Canadian historians are only beginning to examine. Broadfoot limits his book to British and continental European immigrants whom he views as sharing a common interest in escaping the aftermath of the Second World War. These immigrants also constituted the majority of admissions before the removal of open racial discrimination from Canada's immigration policy in the 1960s. Although a few excerpts from interviews with immigrants of the 1960s are included, most stories are told by immigrants who arrived in the years immediately after the war: war brides coming to join husbands whom they hardly recognized in a foreign environment; displaced persons seeking a new home; and others attracted by reports of better economic conditions in Canada. Several who talked to Broadfoot, including a German who had fought against the Canadians in the war, chose Canada because they had been impressed by the conduct of the Canadian troops.

The reader may dip into this book at any point as each excerpt is a separate unit. Nevertheless, certain themes do

emerge from the stories. Immigrants describe the networks they used to facilitate migration and adaptation. Repeatedly, both British and continental European immigrants comment on receiving assistance from relatives or friends in Canada. European immigrants without personal contacts often found comfort and support in ethnic neighbourhoods or associations. A number were directed to Kensington Market, Toronto, where shop owners welcomed newcomers, helping to arrange employment as well as providing services in a familiar way. A Winnipeg landlady noticed ads for Ukrainian social clubs in the *Free Press* and obtained the address for her unhappy lodger who spoke no English. Other immigrants found a social centre at their church. Those who sought companionship through ethnic associations fared better than the lonely Greek immigrant who tried to get a date by approaching young women at a University of British Columbia bus stop.

Post-war immigrants quickly learned that ethnic prejudice and discrimination against immigrants still existed in Canada. British immigrants were surprised to encounter hostility from Canadians who regarded them as unwelcome competitors for jobs. Continental European immigrants from professional or skilled backgrounds resented being considered inferior and only suited for menial jobs Canadians did not want. Women working as maids felt insulted when employers carefully explained to them in elementary terms the use of equipment in Canadian homes. Others, including those who were children at school, remember the hurt of being stigmatized a "dumb D. P." Yet the discrimination is in part offset by stories of unexpected assistance from people met by chance, from authorities, or from neighbours.

The immigrants who told their experiences to Broadfoot survived and succeeded in their new country, usually through very hard work, sometimes coupled with a spirit of enterprise and strategies to circumvent restrictive regulations. Some, like the British war brides who took the Thousand Dollar Cure, only became satisfied with their lives in Canada after a visit home. All contribute to the growing interest in post-war immigration. Unfortunately, the accounts are not as useful as they might be had Broadfoot identified at least the background, age, and year of arrival of the speaker. This important biographical context could have been supplied without compromising the anonymity of the person interviewed.

Marilyn J. Barber
Department of History
Carleton University

Adam, Ian. *Glass Canyons*. Edmonton: NeWest Press, 1985. Pp. 190. \$17.95 cloth; \$7.95 paper.